

MARIE-PAULE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Marie-Paule / Sylvie Gobeil

Nom: Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure

Gobeil, Sylvie, 1957 | Rêve sur mesure

Description: Sommaire incomplet: tome 1. Rêve sur mesure

Identifiants: Canadiana 20240011155 | ISBN 9782897838584 (vol. 1)

Classification: LCC PS8613.O25 M37 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Couverture: Illustration partiellement créée avec l'imagerie générative

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

MARIE-PAULE

* *Rêve sur mesure*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La dame en rose

1. *L'ascension*, 2022

2. *Rivalités*, 2023

La colline du corbeau

1. *Le château Ravenscrag*, 2020

2. *Le diadème écossais*, 2021

Lady Lacoste, 2018

De tendres aspirations, 2016

*À Myriam,
ma belle-fille préférée.*

*Le champagne doit être au vin
ce que la haute couture est à la mode.*

— ALFRED GRATIEN

Note de l'auteure

Marie-Paule est une œuvre romanesque. Je me suis librement inspirée de la vie de Marie-Paule Nolin (née Archambault). Pionnière de la haute couture canadienne, surnommée «la grande dame de la couture montréalaise» dans les années 1930-1970, elle a côtoyé plusieurs personnages influents de son époque. Sa détermination, son courage et sa créativité ont forcé mon admiration. En plus d'avoir été une créatrice de mode importante, elle s'est intéressée à la préservation du Vieux-Montréal. Sa vie personnelle et professionnelle est faite de hauts et de bas. Tout cela a nourri mon imagination de romancière. J'ai procédé à de longues recherches avant de me lancer dans ce projet. M'appuyant sur les événements marquants de sa vie, j'ai marié fiction et réalité historique. Tout en racontant une belle histoire, je souhaite faire découvrir au lecteur un sujet méconnu de plusieurs: la haute couture.

1

Outremont, octobre 1917

Anna referme doucement la porte de la chambre. Elle a réussi enfin à calmer les pleurs d'Irène qui, à bout de résistance, vient de s'endormir. *Pourvu que la sieste ne soit pas trop courte*, espère la mère de famille en se dirigeant vers la cuisine. Un bon café et un peu de tranquillité, voilà ce à quoi elle aspire. Les journées lui semblent bien longues, car l'enfant requiert une vigilance constante. Anna a beau se dire que la petite n'a que deux ans et que tout rentrera bientôt dans l'ordre, parfois elle en doute.

Récemment, elle a confié à sa sœur venue lui prêter main-forte qu'Irène lui donnait du fil à retordre et que ses cris et ses pleurs étaient insupportables. Elle a même ajouté que parfois elle l'enviait d'être célibataire. La belle Émilie s'est contentée de lui sourire, puis de lui répondre qu'elle n'en pensait pas un mot. Anna admet que sa sœur a raison. Toute à ses pensées, elle répond distraitement à la salutation de la petite bonne qu'elle croise dans le corridor.

Dès qu'Anna pénètre dans la cuisine baignée de lumière, elle en oublie ses petits tracas quotidiens. Cette pièce de la maison est sa préférée, car elle lui rappelle des moments précieux passés en compagnie de sa mère. Pendant qu'elle verse du café dans sa tasse, elle repense à la belle complicité qu'elle partageait avec celle qui les a quittés pour un monde meilleur il y a deux ans. Anna n'aime pas cette expression. *Que sait-on de l'au-delà? Y a-t-il une vie après*

la mort? Comment allons-nous retrouver nos défunts? s'interroge-t-elle souvent. Elle prend place sur l'une des chaises et dépose sa tasse sur la grande table de bois qu'elle a reçu en héritage de sa mère. C'est sur cette table qu'elle a appris à cuisiner et à coudre. Il n'en faut pas plus pour que l'image de sa mère s'impose de nouveau à son esprit. Sa présence lui manque tant! Isabella Beaudry était une femme qui ne haussait jamais le ton. Elle savait se faire écouter sans avoir recours aux menaces.

Anna se demande avec laquelle de ses quatre filles elle réussira à créer des liens aussi forts. Le prénom de son aînée lui vient aussitôt en tête. Marie-Paule a fêté ses neuf ans le 9 juillet dernier. Ce jour-là, les familles Beaudry et Archambault se sont réunies dans la cour arrière de la maison de Charles-Auguste Archambault. Située au 379, rue Wiseman, la demeure construite en 1913 n'a rien à envier à ses voisines. Quant au quartier, il est tranquille, paisible et bourgeois. N'habite pas qui veut à Outremont! Il faut avoir les moyens financiers et avoir acquis une certaine respectabilité pour y résider. Charles-Auguste Archambault répond à ces deux critères. Avocat réputé de Montréal, il exerce sa profession depuis plus de quinze ans.

Un sourire se dessine soudain sur les lèvres d'Anna qui ne regrette pas d'avoir épousé cet homme intègre, bon et aimant. Depuis leur mariage célébré à la cathédrale de Saint-Hyacinthe en 1906, elle a mis au monde six enfants. Pendant leurs fréquentations, Charles-Auguste ne lui avait pas caché qu'il souhaitait avoir une descendance nombreuse. «Pas plus de dix», lui avait-elle alors répliqué, ne désirant pas battre le record de sa belle-mère, Marie-Louise, qui avait donné naissance à dix-neuf enfants. Anna la prenait en pitié! Et pourtant, Marie-Louise n'était pas une personne chétive et malheureuse. Au contraire, elle était grande, voire imposante, et débordait d'enthousiasme et de bonne humeur. Son départ survenu au printemps dernier a laissé un grand vide dans le cœur des siens.

En apprenant la triste nouvelle, Charles-Auguste avait fait observer que son père n'aurait pas pu vivre sans elle. De son vivant, le notaire Antoine-Magloire Archambault s'en était toujours remis au bon jugement de son épouse. Enfants, serviteurs et maison, Marie-Louise avait tout mené de main de maître et c'est ce qu'il attendait d'elle. Avoir épousé une femme douce et soumise lui aurait déplu.

Anna avale une gorgée de café tout en savourant ce moment de répit au milieu de l'après-midi. Les grands reviendront bientôt de l'école. Quant aux deux cadettes qui effectuent leur promenade quotidienne au parc avec leur gouvernante, elles devraient rentrer sous peu. L'été a été chaud et humide. Un scénario identique se dessine pour l'automne. Tout serait magnifique s'il n'y avait pas cette *Loi du service militaire* adoptée à la fin d'août.

Le premier ministre canadien, sir Robert Borden, a réussi à faire adopter au Parlement une proclamation appelant sous les armes les hommes célibataires ou veufs sans enfant, de vingt à trente-quatre ans. Ceux-ci devront se soumettre à un examen médical afin de savoir s'ils sont aptes à combattre outre-mer. La guerre n'est pas terminée en Europe. Cet enrôlement obligatoire divise les citoyens canadiens. Les francophones ne sont pas chauds à l'idée de prendre part à un conflit qui, selon eux, ne les concerne pas. Quant aux anglophones, la majorité est d'avis qu'il faut aider la mère patrie, c'est-à-dire l'Angleterre. Anna remercie la Providence que le nom de son homme soit exclu de la liste des conscrits. Le fait que Charles-Auguste soit marié, père de famille et âgé de quarante ans, ne fait pas de lui un bon candidat. À moins que la guerre s'éternise et que l'armée ait besoin de sang neuf... Non, elle ne veut pas envisager cette hypothèse.

Pour se changer les idées, elle promène son regard dans la pièce. Tout est bien rangé et propre. Une fois de plus, elle constate que la nouvelle domestique est une perle. La précédente a donné sa

démission, il y a trois semaines, en informant Anna qu'elle se mariait et suivait son époux à Québec. Anna lui a souhaité la meilleure des chances et lui a remis un petit cadeau d'adieu pour la remercier de ses années de service dévoué au sein de la famille. Touchée par la délicate attention de sa patronne, la jeune femme a quitté le domicile de M^e Archambault à regret.

Anna consulte la pendule du regard.

— Quinze heures vingt ! prononce-t-elle à voix basse.

Elle a le temps de préparer des galettes à la mélasse avant le retour de sa bande de jeunes loups affamés. Après avoir déposé sa tasse vide sur la table, elle se lève de sa chaise, toute fatigue envolée.

Une heure plus tard, des rires joyeux résonnent dans la maison. Avec un sourire heureux aux lèvres, Anna attend ses enfants à la cuisine. Marie-Paule la rejoint rapidement.

— Ça sent tellement bon ! déclare la fillette de neuf ans en lorgnant les galettes à peine sorties du four que sa mère dépose une à une dans la grande assiette disposée au centre de la table.

Au moment où elle s'apprête à s'asseoir, Anna la rappelle à l'ordre :

— Avant de toucher à la nourriture, va te laver les mains et assure-toi que tes frères et sœurs en font autant.

Marie-Paule acquiesce d'un signe de tête et se dépêche de quitter la pièce. Pendant qu'Anna verse du lait dans les six verres, elle entend les protestations des deux garçons qui sont réticents à suivre les consignes sanitaires. Marie-Paule tient bon et obtient gain de cause. Le bruit de l'eau qui coule dans la salle de bains en est la preuve concrète. Anna est fière de sa fille aînée qui n'a pas eu besoin de crier pour se faire obéir. *Calme, mais ferme*, se dit-elle.

Dès l'an prochain, Marie-Paule sera inscrite au pensionnat des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie qui a ouvert ses portes en 1905. Anna trouve ridicule le fait que sa fille soit pensionnaire alors que l'établissement d'enseignement est situé à Outremont. Elle en a discuté avec son mari qui reste campé sur ses positions arguant qu'il veut offrir à leurs enfants une éducation de qualité. Selon lui, le pensionnat leur inculquera discipline, rigueur et autonomie. Ainsi, ils deviendront des adultes réfléchis, déterminés, engagés, ambitieux et prêts à affronter le monde. Elle a tenté de l'amadouer, mais il lui a rétorqué que sa décision était prise. Charles-Auguste ne perçoit pas le pensionnat comme une punition et il ne regrette pas ses années d'internat considérant que ce fut une expérience enrichissante à tous points de vue. Anna n'a rien répliqué. En son for intérieur, elle remercie ses parents de ne pas l'avoir envoyée au couvent.

À l'époque, son père cumulait quatre emplois : horloger, bijoutier, conseiller municipal et percepteur du revenu provincial à Saint-Hyacinthe. Léonard Beaudry était un homme respecté et très impliqué dans sa communauté. Même s'il avait les moyens financiers d'envoyer ses filles au pensionnat, il avait préféré les garder à la maison. Et Anna lui en était reconnaissante. Deux de ses amies avaient pris le chemin des pensionnats et leurs confidences lui avaient fait dresser les cheveux sur la tête. Quand elle a fait part de ses craintes d'envoyer Marie-Paule au couvent à Émilie, celle-ci lui a répliqué que les religieuses n'étaient plus aussi despotes. Anna espère que sa sœur a raison. Toutefois, elle se promet d'être attentive au moindre changement de comportement de son aînée. *Ce n'est qu'une enfant, elle a besoin de protection et de tendresse*, se dit-elle.

— Irène est réveillée, maman. Elle pleure dans sa chambre.

Anna se retourne et aperçoit l'une de ses filles, debout dans l'encadrement de la porte. Visiblement, la fillette aux longs cheveux bruns s'inquiète pour sa petite sœur.

— Merci, Jacqueline. J'irai bientôt la chercher.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Marie-Paule qui entre dans la pièce en tenant Irène par la main. Je vais m'occuper d'elle, propose-t-elle.

Anna la remercie d'un sourire. Elle a compris que cette dernière souhaite câliner l'enfant.

— Je te garde deux galettes, promet-elle à Marie-Paule qui s'installe sur la chaise berçante avant de faire signe à sa petite sœur de grimper sur ses genoux.

Anna l'observe avec tendresse et réalise une fois de plus que Marie-Paule ressemble davantage aux Beudry qu'aux Archambault. Sa fille a hérité de l'épaisse chevelure blonde et des yeux bleus de sa grand-mère maternelle. Ses traits fins, sa taille mince et son petit sourire en coin rappellent Anna au même âge. La similitude entre la mère et la fille est frappante. Même Charles-Auguste l'a constaté quand sa femme lui a montré des photos de famille.

— Je peux m'asseoir, moi aussi ?

La question de Jacqueline met fin aux rêveries d'Anna.

— Bien sûr, ma belle, répond-elle en souriant à l'enfant.

Des bruits de pas se font entendre dans le corridor.

— La cavalerie arrive, ajoute-t-elle d'un ton moqueur.

— La quoi ? demande la fillette de six ans, intriguée par ce mot inconnu.

Anna n'a pas le temps de répondre que déjà deux garçons respectivement âgés de huit et sept ans, accompagnés d'une fillette de quatre ans, surgissent dans la pièce en gesticulant et en parlant fort.

— Baissez le ton! leur intime Anna en pointant la benjamine qui les regarde avec des yeux effarés. Vous lui faites peur.

Les enfants se calment aussitôt et prennent place autour de la table en chuchotant.

— Maintenant que vous avez retrouvé vos bonnes manières, vous pouvez prendre votre collation.

Ils ne se le font pas dire deux fois et mordent dans leur galette avec un plaisir évident.

— Et si vous me racontiez votre après-midi? leur suggère-t-elle.

2

Automne 1918

Bien que l'épidémie de grippe se propage rapidement et prenne des proportions alarmantes en certains endroits du pays, Anna ne cède pas à la panique. Avec calme et patience, elle explique à ses enfants pourquoi ils ne peuvent plus aller à l'école. Marie-Paule se montre très déçue. Contrairement à ce qu'Anna prévoyait, la fillette âgée maintenant de dix ans apprécie sa vie de couventine. En moins d'un mois, elle a réussi à se lier d'amitié avec quelques pensionnaires. «Votre fille est une élève travaillante et disciplinée, madame Archambault», lui a récemment confirmé la supérieure. Quelques jours plus tard, soit le 3 octobre, devant l'ampleur de l'épidémie de grippe dite «espagnole», le bureau d'hygiène de Montréal prend des mesures énergiques pour enrayer le fléau. À l'instar des villes américaines, tous les lieux de réunion publique intérieurs sont désormais fermés, y compris les écoles, les couvents et les collèges.

La situation est grave, Anna en convient. Plusieurs personnes qui contractent la grippe en meurent. Afin de protéger les siens du virus, la mère de famille prend toutes les précautions nécessaires et suit à la lettre les recommandations émises par le bureau d'hygiène de la ville. D'un commun accord, le couple Archambault ne reçoit plus personne chez lui. Si l'un des membres de la famille est contraint de sortir, il doit porter un masque de gaze. «Même pour emmener les plus jeunes au parc», exige Anna. Malgré la

situation angoissante, elle garde un bon moral, persuadée que si tout le monde fait les efforts nécessaires pour se protéger du virus, on évitera la contagion. Elle n'en a soufflé mot à personne, mais la présence de ses enfants auprès d'elle la reconforte. Il en a toujours été ainsi.

Elle pose une main sur la courbe de son ventre. La naissance de son septième enfant est prévue le mois prochain. Comme elle se fatigue plus vite, Charles-Auguste lui a conseillé de se reposer. Elle lui a répliqué d'un ton sec qu'elle ne passerait pas ses journées étendue sur un divan. Son mari a haussé les épaules sans émettre de commentaire. Se reprochant sa saute d'humeur, elle s'est excusée auprès de lui. Après l'avoir serrée dans ses bras, il lui a recommandé de consommer des tisanes de tilleul, car elles favorisent le sommeil. Depuis, elle en boit quotidiennement, dort mieux et se sent moins à fleur de peau.

Pendant que les enfants s'amuse dans la cour arrière, Anna en profite pour inspecter leurs chambres afin de vérifier s'ils ont fait leur lit et rangé les objets qui traînaient. Ce n'est pas à la domestique de le faire. Cette tâche leur incombe. Elle doit insister auprès de Léonard et de Fernand qui font souvent la sourde oreille lorsqu'il est question de faire le ménage.

La mère de famille commence sa tournée par la chambre de Marie-Paule et de Jacqueline. *Impeccable*, constate-t-elle, satisfaite. En s'approchant du lit de Jacqueline, elle aperçoit les pantoufles de celles-ci, oubliées sur le tapis de laine beige. Après les avoir ramassées, elle marche jusqu'à la penderie pour les ranger. Dès qu'elle ouvre la porte du garde-robe, une boîte de carton dissimulée derrière les chaussures attire son attention. Curieuse de savoir ce qu'elle contient, Anna se penche, écarte les souliers de ses filles et attrape l'objet de sa convoitise. Elle se redresse en grimaçant de douleur, puis se dirige vers l'un des lits jumeaux où elle s'assoit avec son butin. Elle est en nage, comme si elle avait couru un marathon.

Elle attend de reprendre son souffle avant d'examiner le contenu de sa trouvaille. Incapable de résister plus longtemps à la tentation, elle plonge sa main dans la boîte et en sort des chutes de tissus aux couleurs, aux formes et aux matières différentes.

— Mais ce sont mes retailles de couture ! réalise-t-elle à voix haute. Je croyais les avoir mises à la poubelle.

Au fond de la boîte, elle aperçoit la poupée préférée de Marie-Paule. *Qu'est-ce qu'elle fait là ?* s'interroge-t-elle, la mine perplexe. Dès qu'elle la retire de la boîte, son visage s'éclaire d'un sourire. La poupée aux cheveux blonds est vêtue d'une robe de soie mauve qui ressemble étrangement à l'une de ses tenues de soirée. Certes, le résultat reste très maladroit, mais l'enfant a du talent. Anna remet la poupée et les bouts de tissus dans leur contenant qu'elle dépose ensuite là où elle l'a trouvé.

* * *

Dès le lendemain, Anna s'entretient en privé avec son aînée au sujet de la boîte dissimulée au fond du placard. Se sentant fautive, l'enfant baisse la tête. Anna lui parle avec tact et diplomatie. Elle doit l'aborder avec délicatesse si elle veut gagner sa confiance.

— Regarde-moi dans les yeux quand je te parle, Marie, lui dit-elle gentiment. Je m'intéresse à toi, à ce que tu fais et à ce que tu aimes. Et visiblement, c'est la couture.

Se sentant comprise et appréciée, la fillette relève aussitôt la tête et sourit à sa mère.

— Oh oui, j'adore ça, répond-elle avec ferveur.

— Bien, je t'offre mon aide.

— Comment ? demande Marie-Paule, à la fois curieuse et excitée.

— Je peux t'initier à la couture si tu veux.

— Bien sûr que je veux ! On commence quand ?

— Je t’informerai le moment venu. D’ici là, cultive ta patience, lui recommande Anna. C’est une vertu indispensable pour la réussite.

* * *

Une semaine plus tard, Anna juge que sa fille a assez patienté et qu’il est temps de passer à l’action. Après lui avoir fait part de ses intentions, elle recommande à l’enfant d’aller se laver les mains.

— Je l’ai déjà fait, proteste cette dernière.

— Eh bien, recommence, lui répond Anna. Il est important d’avoir les mains bien propres quand on coud.

— Pourquoi ? insiste la fillette.

— Parce que tu peux abîmer les tissus en les manipulant avec les mains sales. Certains sont très délicats et d’autres précieux. Contrairement à tes mains, ils ne se lavent pas facilement. Tu dois donc en prendre grand soin.

Satisfaite de cette explication, Marie-Paule obéit à sa mère. Quand elle revient de la salle de bains, elle tend ses paumes vers Anna qui les inspecte.

— Parfait ! déclare Anna. Tu peux t’asseoir.

Pendant que sa fille grimpe sur un tabouret, Anna étale des carrés de tissu sur la table de cuisine. L’enfant les observe avec intérêt.

— Touche-les un à un, lui dit sa mère. Je veux que tu sentes bien les textures.

Marie-Paule a envie de lui répliquer qu’on sent avec le nez, pas avec les doigts. Avant de faire ce que sa mère lui demande, elle se dit que les grandes personnes ont parfois de drôles d’idées. Tout en appréciant l’expérience, elle prête attention aux propos d’Anna.

— Maintenant que tu t'es familiarisée avec les tissus, j'ai une question pour toi. Quels sont les trois outils indispensables pour coudre ?

— Les ciseaux, les aiguilles et les épingles, répond aussitôt Marie-Paule.

— Bravo ! Sais-tu comment tenir une paire de ciseaux ?

— Oui. Il faut entrer son pouce dans l'anneau de la lame inférieure et son index dans l'autre anneau.

Anna approuve de la tête.

— Quand tu coupes le tissu, évite de le bouger et maintiens toujours la lame inférieure en contact avec la table. Pour obtenir une coupe nette et précise, n'utilise que des ciseaux aux lames bien aiguisées. Maintenant, peux-tu me dire à quoi servent les épingles ?

— À retenir ensemble deux morceaux de tissu, suppose Marie-Paule.

— Bonne réponse. Même si les épingles s'adaptent à tous types de matières, il est préférable de ne pas les utiliser sur les textiles délicats comme la mousseline ou la crêpe georgette, car elles risquent de créer des trous.

— Quant à l'aiguille, on l'utilise pour passer un fil à travers un tissu, dit Marie-Paule. Ça, je le sais depuis longtemps.

— Mais connais-tu le surnom des ouvrières qui travaillent dans les maisons de haute couture ?

L'enfant fait signe que non.

— Les « virtuoses de l'aiguille », car elles savent manier l'aiguille à la perfection et sont capables de répondre aux exigences rigoureuses de la maison qui les emploie. Tout est fait à la main dans la haute couture. D'où l'expression « fait main ».

Marie-Paule a l'air perdue. Anna reconnaît que ses explications peuvent être difficiles à comprendre pour une enfant de dix ans.

— Passons de la théorie à la pratique, décide-t-elle. Tu connais déjà les deux points de base en couture : le point avant et le point arrière. Je vais t'en montrer d'autres.

— Oh oui ! s'écrie la fillette.

— Mais à une condition, Marie.

— Laquelle ?

— Tu dois réfréner ton enthousiasme. Comme dans tout apprentissage, et la couture ne fait pas exception à la règle, il faut savoir se taire et écouter. Es-tu prête à suivre ces consignes ?

— Oui, promet Marie-Paule d'un ton convaincant.

— Bon, alors commençons, dit Anna en posant un regard bienveillant sur sa fille.